

Numéro de Gala



en l'honneur de SA GRACIEUSE MAJESTÉ
avec le concours des bons Chansonniers

DOMINIQUE BONNAUD
VINCENT HYSPA
VICTOR TOURTAL

NUMA BLÈS
GEORGES BALTHA
JEAN BASTIA

MAXIME BRIENNE

La Légende d' Adipeux-Roi

DERNIER DES ROIS FAINÉANTS

Reconstituée d'après les
Chansons de Gestes
des Ménestrels Montmartrois

PAR

GEO DE LA FOUCHARDIÈRE

L'ŒUVRE



9^e ANNÉE — N° 44

31 Octobre 1912

220, Fg St-Honoré (8^e)

PAR AN : 10 FRANCS

Téléphone 589.55

Demandez à L'ŒUVRE :

BROCHURES à 0 fr. 10

Le Parlement contre la Nation

par GUSTAVE TÉRY et ROBERT de JOUVENEL

L'Assommoir National

BROCHURES à 0 fr. 15

Les Mystères de l'Elysée

OU

Le Président, son Fils et Lanes

par GUSTAVE TÉRY et ROBERT DE JOUVENEL

Comment nous débarrasser des Juifs

par URBAIN GOHIER

Nos Bons Apôtres

Comédie en trois actes de GUSTAVE TÉRY
avec une préface de JULES LEMAITRE. **1 franc**

Peau-de-Balle

par GÉO DE LA FOUCHARDIÈRE **0 fr. 95**

Le Réveil

par URBAIN GOHIER **1 fr. 25**

Le Bottin du Favoritisme

OU LE

Gotha de l'Arrivisme

avec préface de J. J. STEEG, Ministre de l'Intérieur
216 pages de texte. **0 fr. 75**



La Légende

d'

Adipeux-Roi

Dernier des Rois Fainéants

RECONSTITUÉE D'APRÈS LES

Chansons de Gestes

des Ménestrels Montmartrois

PAR

GÉO DE LA FOUCHARDIÈRE



AVANT-PROPOS

Le bon Roi Armand, qu'on appelle aussi « Armand le Débonnaire », ou « Adipeux-Roi » vécut, d'après une légende populaire, au début du ^{xx}e siècle.

Certes, ce souverain falot est merveilleusement adéquat à la curieuse époque d'anarchie féodale, où le pouvoir royal, affaibli, démembré, tenu en tutelle (1) par un Ramondou ou un Collignon au fond du palais de l'Elysée ou du

(1) Un vieux lai attribué au barde Victor Tourtal nous montre à quel degré d'irresponsabilité était tombé le roi Armand :

*Quand Armand a soif, c'est Varenne's qui pinte;
S'il va quelque part, Lanes l'y conduit,
S'il est enrhumé, quand il a sa quinte,
C'est Monsieur Mollard qui crache pour lui.*

(N. de l'A.)

15
L 1658 8.P 2884

château de Rambouillet (car tous les rois n'ont pas la chance de tomber sur un Richelieu ou sur un Mazarin) voyait ses prérogatives partagées entre d'avidés grands vassaux.

Dufayel-le-Magnifique exerçait alors sur Montmartre son droit de haute et basse justice. Marinetti, roi des Futuristes, faisait à l'armée des Cubistes une guerre sans trêve et sans merci. Roch Fort, Prince des Poètes, comptait ses petits pois décimés par une épidémie meurtrière. Paul Bourget, Jules Claretie, Henry Bordeaux, Paul Adam, et quelques autres encore, se disputaient le sceptre de Prince des Raseurs... Et ce sceptre devait tomber en quenouille; car lorsque les divers compétiteurs se furent entretenus (au soulagement des lecteurs qui chantèrent un *Te Deum*), la couronne échut à la Princesse Demarmelardrus.

C'est dire qu'au milieu de ces luttes intestines la personnalité du Roi Armand fut reléguée au second plan. Les historiens de l'époque ne nous ont rien laissé de très précis sur son compte.

Cependant, les chansons de gestes des troubadours montmartrois nous ont légué sur Adipeux-Roi, sur sa Cour, sur ses vertus publiques et privées des détails assez intéressants et assez nombreux pour que nous puissions tenter de reconstituer cette gracieuse physionomie.

Avant d'aborder cette tâche, qu'il nous soit permis de remercier ici les savants Bénédictins du Monastère de la *Lune Rousse* qui ont mis à notre disposition, pour des recherches ardues, la bibliothèque où leur patiente érudition a accumulé sous une poussière vénérable les trésors de la pensée, legs des siècles passés.

CHAPITRE I

Le Roi Armand a-t-il existé?

La question peut se poser de nos jours. Elle se pose d'autant mieux que le roi Armand constitue à lui seul la dynastie des Fallières... Or, si, en ce qui concerne chacun des Capets, des Valois, des Bourbons, il y a eu des lignées de Capets, de Valois, de Bourbons formant pour ainsi dire des chaînes dont chaque maille est un point de repère, ce Fallières unique est assez inquiétant pour l'historien scrupuleux.

D'autant plus qu'il déroge à toutes les traditions royales.

Les rois de France, s'appelant généralement Louis ou Charles, portaient une S à leur prénom, conformément aux règles grammaticales, parce que ce prénom était suivi d'un multiplicateur.

Exemples : Charles X, Louis XIV (*exception confirmant la règle* : Pépin le Bref). Armand Fallières, lui n'a pas de numéro après son prénom, qui est régulièrement au singulier; mais il porte son nom au pluriel, ce qui est singulier.

Est-ce, comme l'ont expliqué certains glossateurs, parce qu'il tenait plusieurs places lorsqu'il s'asseyait?... En ce cas, le pluriel s'expliquerait de lui-même. Et nous avons un autre exemple de ce phénomène grammatical dans le cas d'un contemporain; un nommé Lanes... qui lui aussi occupait plusieurs places.

Chose étrange, la question que nous nous posons au sujet de l'existence du roi Armand, ses vassaux eux-mêmes, pendant son règne, se la sont posée.

Un ménestrel du nom de « Numa Blès » (vous le voyez d'ici, avec de longs cheveux blonds, un justaucorps mi-vert, mi-rose, une mandore en bandoulière, et des souliers à la

poulaine) avait coutume d'aller rêver sous les vieux murs moussus de l'Elysée. Et là, songeant à son roi captif et peut-être apocryphe, il tirait de sa viole d'amour des accents déchirants, et chantait ce qui suit : (1)

Air : « *Je te fis souvent cornette.* »

Il existe un édifice
Au faubourg Saint-Honoré,
Que jour et nuit la police
Garde avec un soin sacré.
Dans ce palais, qui donc loge ?
Un prince ? Un bourgeois cossu ?
C'est en vain qu'on s'interroge :
On n'en a jamais rien su.

C'est là, dit-on par la ville,
Qu'un fonctionnaire important
Vient d'élire domicile,
Et que l'ancien occupant
Portait le doux nom d'Emile.
Mais quant au nouveau venu,
Comment diable s'appell'-t-il...e ?
On n'en a jamais rien su.

Un certain Monsieur Fallières
Qui demeurerait au Sénat,
Avec sa famille entière
Certain jour déménagea.
On dit qu'il a fait son beurre.
Depuis, qu'est-il devenu ?
Serait-ce là qu'il demeure ?
On n'en a jamais rien su.

Notre ignorance formelle
Sur l'hôte de ce palais
N'est rien à côté de celle
Dans laquelle il se complait.
Il vient de s'passer en France
Des faits plutôt imprévus...
Or, si j'en crois son silence,
Il n'en a jamais rien su.

Cette ignorance notoire,
De par la Constitution
Est d'ailleurs obligatoire ;
Mais quand la Révolution
Aura, sans plus de manières,
Tout mis sens dessous dessus,
Seul en France M'sieu Fallières
N'en aura jamais rien su...

(1) « *L'Illustre Inconnu* », par Numa Blès.

A la lire sur un vieux parchemin, cette chanson perd un peu de sa saveur. Il aurait fallu l'entendre au pied du donjon de l'Elysée, scandée par le pas cadencé de l'homme d'armes qui veille, cependant qu'au loin on entend les accents du « Raffut de Saint-Polycarpe » et les clameurs sanguinaires de la « Bande à Cochon » exécutant une Saint-Barthélemy des concierges.

Quelle époque charmante !

Mais à la question posée par le troubadour Numa Blès touchant l'existence du roi Armand, voici que répond le barde Tourtal.

Dans une chanson de gestes fortement documentée, Tourtal prouve l'existence de Fallières. Il le voit avec les yeux de la foi, et il produit des arguments quasi-théologiques.

1°) Fallières existe parce que Lanes ne s'est pas créé tout seul. A qui fera-t-on croire :

Que cette horloge existe et n'a pas d'horloger.

2°) Fallières existe parce qu'il faut bien quelqu'un pour boire le vin du Loupillon. Si Fallières n'existait pas, il faudrait l'inventer.

3°) Fallières existe parce que les ressorts du landau présidentiel sont extrêmement fatigués ; ils ne se sont pas fatigués tout seuls. Un homme de poids a dû s'en mêler.

En outre, suivant la mentalité de son époque, Tourtal propose une sorte d'épreuve qu'on appelait alors le « Jugement de Dieu » : (1)

Bref, je crois avoir prouvé qu'il existe
En chair et en os (mais surtout en chair)
Et s'il est un seul Français qui résiste
A ces arguments pourtant assez clairs
J'engage à porter sa face indocile
Dans le grand fauteuil de velours broché
Où Monsieur Fallières met son côté pile ;
Il en aura, j'en crois, un bon coin d'bouché.

En dehors de cet argument selon Saint Thomas, les sujets d'Armand ont eu, chaque

(1) « *L'Existence de Fallières* », par Victor Tourtal.

année, 1.200.000 bonnes raisons de croire à l'existence de leur souverain.

CHAPITRE II

Comment nous devons nous représenter le bon Roi Armand

Il existe à la cathédrale du Loupillon un vitrail fort ancien et assez curieux qu'on ne manque pas de faire admirer aux visiteurs.

Le roi Armand y est représenté à cheval... non sur un solipède, à la mode d'Attila, d'Henri IV ou de Louis XIV, mais sur un tonneau, à la mode du bon Silène.

Il est couronné de pampres ; sa barbe fleurie voile pudiquement son abdomen qui a atteint le centre de gravité de la septième année... sinon du neuvième mois (1).

Il sourit doucement, les yeux clos, béat et irresponsable, comme s'il était bercé par un discours de préfet devant une statue inédite.

Sur les faces latérales du vitrail, sont figurés, avec des auréoles d'apôtres, les personnages illustres du règne d'Adipeux-roi : Clemenceau (ce personnage est représenté sous deux aspects différents : *Clemenceau avec prostate* ; *Le même sans prostate*) ; Briand *au bord du lac de Tibériade* (mais pourquoi l'artiste, qui pensait évidemment à Saint-Pierre, a-t-il placé Briand dans le filet ?) ; Caillaux *tenant à la main la bourse aux trente deniers.. Laïes en publicain, percevant le denier de la veuve*, et enfin, Soleilland, cet énigmatique personnage dont le nom revient à chaque instant dans la « Légende dorée montmartroise » chaque fois qu'il s'agit du roi Armand.

Eh, bien, ce vitrail loupillonnais est éclairé d'un jour tout particulier par les chan-

(1) On sait que Mollard, Collignon et autres maires du Palais portaient officiellement le titre de « Curateurs au ventre du roi Armand ». (N. de l'A.).

sons de gestes recueillies à l'abbaye de la « Lune Rousse ». Les traits fixés par l'artiste concordent exactement avec les détails transmis par les bardes montmartrois. Et ainsi la tradition artistique se trouve d'accord avec les traditions littéraires.

Le roi Armand, incontestablement, était un gros monsieur ; ce point échappe à toute controverse.

Par le poids et par le volume
Armand est une grosse légume.

Les auteurs des chansons de gestes, très versés dans les sciences exactes, qui à cette époque avaient déjà atteint un haut degré de perfection, sont d'accord pour fixer à 300 le poids de leur prince.

C'est ainsi que le ménestrel Baltha, ayant reçu sur le crâne, pendant son sommeil, le portrait de son souverain (qu'en sujet loyal il avait accroché au dessus de son lit et qui a été décroché par le passage d'un autobus dans la rue) chante ces vers déchirants :

C'n'était pas un' gravure légère
Ni l'portrait d'un petit enfant.
C'était l'portrait d'Monsieur Fallières
Qui ne pèse pas moins de trois cents...

Trois cents... mais trois cents quoi ? Les ménestrels ne sont pas d'accord sur l'unité de mesure. Je suis désolé d'avoir à faire cette constatation, mais l'unité de mesure variait suivant les besoins de la rime : citons au hasard.

Premier ménestrel :

J'n'ai pas vu doubl', n'étant pas ivre
La bascul' marquait trois cents livres.

Deuxième ménestrel :

Armand, ce roi si rigolo,
Pesait dans les trois cents kilos.

Troisième ménestrel :

Adipeux-Roi (ça vous étonne)
Ne jugeait pas moins d'trois cents tonnes.

Quatrième ménestrel :

Il faillit faire couler l'bateau
Car il pesait trois cents quintaux.

Citons encore ces vers du barde Dupanloup :

Monsieur Fallières monte en ballon (*bis*)
Il avait un si gros bidon
Qu'au lieu d' s'élever dans l'atmosphère
Le ballon est resté par terre...
Ah ! ah ! ah ! vraiment, etc.

Mais méfions-nous de certaines hyperboles, exagérations familières aux poètes et que l'historien scrupuleux doit réduire à de justes proportions :

Par exemple, ce récit du troubadour Dominus, montrant le port de Marseille bloqué par le ventre du roi Armand à son retour de la Croisade tunisienne.

Et encore, cette appréciation d'un barde dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous :

Au Loupillon, j'ai un vaste ab-domaine
Large territoire où la vigne a cru.
Lorsque, tout autour, quelqu'un se promène,
Faut deux heures pour fair' le tour de mon... crû.

Nos lecteurs nous excuseront de nous être ainsi étendus sur le ventre du roi Armand : mais c'est ce qui a pris le plus de place au cours de son règne.

Le roi Armand avait aussi une barbe. Cette barbe semble avoir eu, pour ses sujets, beaucoup moins d'importance que celle de son grand vassal Rodin ; et seules, quelques fugitives allusions relevées dans les chansons de gestes permettent d'affirmer son existence.

Les traits d'Armand le Débonnaire étaient empreints à la fois de douceur, de distinction et de majesté.

Il est fâcheux que, seul, le vitrail du Loupillon, ait perpétué son image ; car les artistes religieux ont tendance à idéaliser les physiologies humaines aux dépens, quelquefois, de la réalité.

Et combien nous devons regretter la perte

du portrait de Fallières par Bonnat, document inestimable dont Numa Blès nous conte l'histoire : (1)

Air : « *Le bal de l'Hôtel de Ville.* »

A sa femme, en sortant du lit,
L'autr' jour Monsieur Fallières
Dit avec l'assent du Midi :
« Ecoute bien, peuchère !
C'est c' matin, vois-tu,
Qu'Bonnat, d' l'Institut,
Vient croquer mon physique ;
A ce qu'il paraît
Qu'il fait des portraits
Quéqu' chos' de magnifique !

On dit qu' les autres Présidents
Qu'il a faits en peinture
En ont tous été très contents,
Mais seul'ment je t'assure
Que quand il vous peint
Ça n'est pas pour rien :
Ça coût' dans les vingt mille !
C'est pas bon marché,
Mais c'est bien torché,
Et, tu sais, c'est à l'huile !

Sur les meubles du grand salon
Faudra laisser les housses, »
— Dit, en mettant son pantalon,
Fallièr's, — « car j'ai la frousse
Qu'il fass' des malheures
Avec ses couleurs,
Qu'il tache et qu'il salisse !
C'est vrai qu'on l'connait,
Mais on n'sait jamais
Avec tous ces artisses !... »

Puis Fallièr's sous son gilet noir
Mit l'grand cordon en place
Et se campa, pour mieux se voir,
D'avant son armoire à glace :
— « Hein ! fit-il, crois-tu
Que j'suis bien foutu,
Et quelle académie !
J'n'suis pas étonné
Que la Czarine ait
Pris ma photographie. »

(1) « *Le Portrait de M. Fallières* », par Numa Blès.

Enfin peigné, frisé, poudré,
 Fallièr's dit : « Tiens ! l'on sonne !
 Si c'est le peintr', fais-le rentrer
 Et laiss'-nous seuls, bobonne...
 Car tous ces rapins
 Ce sont des lapins
 Et je s'rais, ma chérie,
 Gêné si des fois
 Il s'mettait d'avant toi
 A dir' des cochonn'ries. »

M'sieur Bonnat s'mit à travailler ;
 Fallièr's, plein d'bienveillance,
 Tenait la pos' sans sourciller
 Ne rompant le silence
 Que pour, d'temps en temps,
 D'un ton compétent
 Dir : « La peinture à l'huile,
 Ah ! c'est bien plus beau
 Qu'la peinture à l'eau,
 Mais c'est plus difficile ! »

Puisque le portrait n'est pas au Louvre, relevons du moins les renseignements précieux que ce petit poème nous donne sur le modèle :

Le roi Armand avait l'« assent » du midi, un « assent » qui sent son fruit et qui peut vous parfumer toute une loge à l'occasion d'une représentation de gala.

Le même poète, dans une autre de ses œuvres, insiste sur ce détail très accentué : (1)

Au Salon des femm's peintres
 L'autre jour un Monsieur
 Copieux,
 Possédant un gros ventre
 Et l'assent du Midi,
 Entre et dit :
 « Mesdames, y a du bon ;
 Je viens sans façon
 Voir vot' petit salon ! »
 Puis il ajouta, l'air badin :
 « C'est moi, le Présidint ! »

Armand avait rapporté cet « assent » du pays d'oc ; car, comme Henri IV, comme Napoléon, comme tous les conquérants, Fallières nous vint d'une région située au sud de la Garonne.

(1) « M. Fallières au Salon des Femmes-Peintres », par Numa Blès.

Blès nous apprend encore que le roi avait un grand cordon, une armoire à glace, une remarquable prestance, un nom moins remarquable souci de l'économie ménagère, un sens artistique très développé, et surtout un goût fort vif pour tout ce qui est à l'huile...

Ce dernier point ne saurait nous surprendre, étant donnée la situation géographique, sur les eaux... ou plutôt sur les aulx de la Garonne, du berceau des Fallières.

Il est une constatation que nous devons faire avec tristesse, car elle diminue à nos yeux un grand poète...

On sait que Virgile et Horace flattèrent imprudemment l'empereur Auguste. On sait que Boileau, Racine, et même, hélas ! Molière cassèrent l'encensoir sur le nez du Roi-Soleil. On sait que Corneille écrivit à la louange de Louis XIV des vers dont, aujourd'hui encore, nous rougissons pour lui.

Mais aucun, aucun de ces thuriféraires n'atteignit le degré de basse flagornerie, de « lèche » éhontée, où rampa le maître Vincent Hyspa, lorsqu'il nous traça le portrait d'Adipeux-roi.

Lisez plutôt : (1)

Le Président, oui, messieurs,
 Est tout c'qu'il y a d'avantageux.
 Il représente largement
 Nos quat' vingt-six départements
 L'Algérie, la Tunisie
 Et tout's les autres colonies
 Attendez... C'est pas fini.
 Il représente aussi
 La noblesse et le populo,
 Les vins, les foies gras, les pruneaux.
 C'est la fleur délicate
 Des p'tits pois en cravate,
 Le seul qui fass' la pige
 A Vénus Callipyge ;
 Des puissants de la terre
 Il est le mieux bâti sur le devant ;
 Et sur le derrière égal'ment.

(1) « Silhouette Présidentielle », par Vincent Hyspa.

C'est bien le type rêvé
 Du Français élégant, léger.
 Hier, un de nos agents
 Le prit pour un rassemblement
 Et se mit à lui crier :
 « Circulez, Messieurs, circulez ! »
 Lui se remit tout souriant,
 Et tout seul en mouv'ment.
 Se dandinant de ci, de là,
 Il s'en alla poussi-poussah !...
 C'est la fleur délicate...
 Etc.

Ce qui nous console, c'est que cette impudente flatterie eut la récompense qu'elle méritait.

Hyspa, qui en était resté aux errements de l'ancien régime, s'attendait à recevoir une pension sur la cassette particulière du Roi.

Or, le bon Roi Armand n'est pas ennemi des beaux gestes, mais à condition, comme dit Tourtal, que ça ne lui coûte rien.

Il envoya à Hyspa sa photographie en pied, avec une dédicace.

CHAPITRE III

La Cravate du Roi Armand. Son Pantalon. — Son Chapeau.

Le roi Dagobert, grâce à sa culotte, entra dans la Légende. Le Béarnais entra dans l'Histoire grâce à son panache blanc. Louis-Philippe et Pépin le Bref, grâce au parapluie, vivront dans la mémoire des hommes.

C'est pourquoi les bardes montmartrois du XX^e siècle ont chanté la Cravate d'Armand : Oyons la chanson de la Cravate, que « Blès et Bonnaud, arcades ambo », célébrèrent en strophes alternées (1).

Air : « La fille à sa mère. »
 Entre Réjane et Mam'zell' de Mérode
 Aux vitrin's de nos boul'vards,
 Fallièr's s'offre à nos regards

(1) « La Cravate à Fallières », par Blès et Bonneau.

Dans un habit légèrement passé d'mode
 Et dans l'pantalon
 D'sa premièr' communion !
 Mais surtout l'on constate
 Qu'il fait la pige à Le Bargy ;
 Il n'a qu'un' seul' cravate,
 Mais quell' cravate, ah ! mes amis !
 C'est un' petit', tout' petit' Lavallière,
 Avec un tout p'tit caoutchouc,
 La cravate à Fallières !
 Catull' Mendès portait la même aussi,
 Mais Monsieur Fallièr's, au moins, lui,
 N'a pas fait « Glatigny » !

Il la portait dans son adolescence,
 Et plus d'une, au Loupillon,
 Rêvait d'son nœud papillon ;
 Mais aujourd'hui, grandeur et décadence !
 Chez lui, quand il r'çoit
 Une ami' d'autrefois,
 La dam' cherche bien vite
 La cravate aux plis conquérants,
 Mais bientôt déconforte
 Ell' se retire en murmurant :
 « C'est un' petit', tout' petit' Lavallière,
 « Avec un tout p'tit caoutchouc,
 « La Cravate à Fallières !
 « Mon Dieu ! mon Dieu ! que viens-j' d'apercevoir ?
 « Serait-c' les soucis du pouvoir,
 « Mais ell' fait peine à voir !

Ah ! l'on peut dir' que nous avons en France
 Un amour de Président
 Qui s'cravat' supérieur'ment.
 Feu Louis Quatorze et ses magnificences,
 Ça, c'est évident,
 Reviv'nt chez notre Armand.
 Entre ces deux grands hommes,
 Quell' ressemblance, en vérité ;
 Mais ell' s'arrête en somme
 A la façon d'se cravater.
 Le roi Soleil portait un' Lavallière
 Et s' la mettait autour du cou
 Mais pas d' la mêm' manière,
 Il la gardait, même en s' glissant au lit ;
 Fallièr's peut pas fair' ça chez lui,
 Il aurait des ennuis.

C'est à tort, croyons-nous, que certains commentateurs ont cherché à ce poème une signification symbolique. Les troubadours ne sont pas des symbolistes.

C'est une cravate, et voilà tout :

C'est une petit', tout' petit' Lavallière
Avec un tout p'tit caoutchouc
La Cravate à Fallières.

Un détail presque incroyable, concernant le chapeau du roi Armand, peut être relevé dans un chant du barde Maxime Brienne. On y verra que la « vie chère » n'est pas un mal particulier à notre époque, et, après avoir pris connaissance de cette note historique, les maris ne rechigneront plus pour payer à leur femme un malheureux galurin d'une quinzaine de louis (1).

Air : « *Le Mendiant d'Amour.* »

Mais c'qu'il y a d'plus fort, de plus grand, de plus
[beau,
C'est le prix qu'Fallièr's doit payer ses chapeaux,
5.700 francs ! Dieu quell' note !
Cet Armand, c'est pis qu'un' cocotte !
Pour un chapeau claqu', ça semble exorbitant.
Ces superbes claqu's doiv'nt à Mossieu Briand
Rapp'ler plus d'un vieux souvenir d'antan !

Une angoisse, Armand, me tenaille
Etant donné ton tour de taille
Et l'prix d'tes chapeaux, mon colon,
Si tu t'fais faire un pantalon
Ça va nous mettre sur la paille.

Rassurons tout de suite nos lecteurs. Le roi Armand n'est pas mort sur la paille ; la légende dit même qu'il a mis du foin dans ses bottes.

Mais nous avons lieu de croire, d'après certains documents authentiques de l'époque, qu'il s'est fait construire un pantalon tous les ans au cours de son règne. En effet, le budget français, pour chacune de ces sept années, accuse un déficit considérable. Et, chose remarquable, ce déficit augmente d'année en année, à mesure que prospère et s'accroît le tour de taille symbolique du roi Armand.

(1) « *La Pauvreté de Fallières* », par Maxime Brienne.

CHAPITRE IV

Le Rôle d'Adipeux-Roi dans les grands événements politiques de son temps.

Lors de son avènement au trône de France, Adipeux-Roi reçut, sous forme de placet, un poème du barde Numa Blès (je crois que nous avons déjà eu l'occasion de citer cet auteur). Numa Blès donnait au roi quelques conseils sur l'art de gouverner. Ce sont là des conseils que seuls les poètes se permettent de donner aux rois : (1)

Puisque te voilà revêtu
(Non pas de l'habit militaire)
Mais de l'habit égalitaire
Qui nous donne à tous l'air mal foutu,

Puisqu'en un seul jour tu vas mettre
Trois fois plus de linge éclatant
Que Pelletan n'en mit peut-être
En l'espace de quarante ans,

Et puisqu'à ton vieux domestique
Tu devras avec ton gilet,
Concierger de la République,
Demander : « Cordon, s'il vous plaît ! »

Puisque, tel un mahrajah d'Oude,
Tu ne pourras dorénavant
Remuer sans avoir un Troude
Ou par derrière ou par devant,

Puisque tu ne pourras plus faire
Désormais un... pas de travers
Sans que ce soit toute une affaire
Aux quatre vents de l'univers,

Puisque tu vas pouvoir encore,
Le soir, avant de te coucher,
T'épancher au sein d'une amphore
De Sèvres, peinte par Boucher,

Et, pour peu que le sommeil tarde,
Te faire jouer, — je te plains ! —
Par la musique de la Garde
La « Berceuse de Jocelyn »

(1) « *Conseils au Président* », par Numa Blès.

Permet, qu'à ces bonheurs j'ajoute
Quelques conseils de vive voix ;
Tu ne les suivras pas, sans doute,
Mais j'aurai fais ce que je dois !

Il faudra, toujours sous les armes,
Inaugurer des monuments
Et décorer de vieux gendarmes
En pleurant d'attendrissement.

Semer sur le juste et l'injuste
Des croix de la Légion d'Honneur
Toujours du même geste auguste,
Le geste auguste du semeur,

Et voir, au rythme des musiques,
Passer des pompiers surmontés
De casques apocalyptiques
Que Mangin n'eut point inventés.

Aux comices agronomiques
Tu prononceras des discours
Après lesquels les Géorgiques
Assurément n'auront plus cours :

Fidélité Républicaine,
Principes de quatre-vingt-neuf !
Droits de l'homme et autres rengaines !
Vas-y mon vieux ! c'est toujours neuf.

Ça suffit à tous ces primates ;
Sois certain qu'ils préféreront
Toujours les Trouillots aux Socrates,
Les Poincarés aux Cicérons !

Puis, de retour à l'Elysée,
Tu vas, à ton sort résigné,
Et d'une main jamais lassée,
Signer, signer, signer, signer !

Tu t'en iras dans les théâtres,
En somnolant dans ton fauteuil,
Subir des pièces peu folâtres !...
Heureusement que c'est à l'œil.

Quand la fête nationale
Verse au cœur du bon citadin
Comme une ivresse triomphale,
Tu t'en iras, de grand matin,

En l'honneur de cette Bastille
Dont au fond tu te fous pas mal,
Saluer la « grande famille »
Du soldat jusqu'au général,

Et parmi les blanches cuirasses,
Et les canons, et les obus,
Promener les reflets bonasses
De ton pacifique gibus.

Mais ce sont là de grandes dates ;
Le reste du temps tu vivras
L'existence des automates,
Et le plus souvent tu seras

Accaparé par des ministres,
Des consuls, des ambassadeurs,
Rasé par des raseurs sinistres,
Tapé par des tas de tapeurs !

Alors, arme-toi de courage :
Chaque médaille a son revers,
Chacun fait sa petite ouvrage,
Mon Dieu ! Moi, je fais bien des vers !...

Dis-toi que si ce n'est pas drôle,
Si parfois c'est décourageant,
Parmi nous pour jouer ton rôle
Au moins tu touches de l'argent ;

Et si pour toi la question bourse
N'est pas une consolation,
Il te reste encore la ressource
De nous foutre ta démission.

Il faut croire que la « question bourse » fut
pour le roi Armand une sérieuse consolation,
car il ne pensa pas une seule fois, pendant le
cours de ses sept ans de règne, à suivre le der-
nier conseil du poète, et à nous « foutre sa dé-
mission ».

Au contraire, une *berceuse* du ménestrel Bal-
tha nous apprend comment le roi Armand sut
diriger le char de l'Etat : (1)

Par un matin de printemps,
M'sieur Fallièr's eut la pensée
D' s'en aller fair, bourgeois'ment
Un tour aux Champs-Élysées
Vous en auriez fait autant.

Prénant un feutre élégant
Que lui tendait la soubrette,
Il réfléchit un instant
Puis il le mit sur sa tête :
Vous en auriez fait autant.

(1) « *Berceuse Présidentielle* », par Georges Baltha.

Mais Ramondou survenant
Dit : « — Y a Conseil des Ministres.
— Ah ! j'oubliais » fit Armand,
Puis il prit un' min' sinistre :
Vous en auriez fait autant.

Dans la salle où discrèt'ment
L'gouvernement délibère,
Quand Fallièr's entra grav'ment
Tous les membres se levèrent :
Vous en auriez fait autant.

Pour les saluer gentiment
De quelque parole émue,
Il chercha longtemps, longtemps,
Puis il dit : « je vous salue » :
Vous en auriez fait autant.

On soumit immédiat'ment
Des décrets à son paraphe,
Il signa machinal'ment
Sans fair' de faut' d'orthographe :
Vous en auriez fait autant.

Il en signa plus d'trois cents,
Se servant d' façon adroite
D' sa main gauch' de temps en temps
Pour reposer sa main droite :
Vous en auriez fait autant.

Puis on le mit au courant
D'un projet sur les Finances,
Il s'endormit gentiment
Du sommeil de l'innocence :
Vous en auriez fait autant.

Il dormit ainsi longtemps,
Jusqu'à la fin d' la séance
Et crut en se réveillant
Qu'il venait d' sauver la France :
Vous en auriez fait autant.

Pour ce métier éreintant,
M'sieur Fallièr's, c'est à n' pas l' croire,
Touch' douz' cent mill' francs par an,
Sans compter les p'tits pourboires ;
Nous en ferions tous autant.

Aucun chroniqueur, aucun historien n'a ra-
conté l'histoire d'aucun règne d'une façon plus
complète, plus précise, plus vivante.

Un point reste à éclaircir cependant. C'est

la question des « p'tits pourboires » dont par-
le le troubadour à la fin de son poème.

Les « p'tits pourboires » pourraient faire
l'objet d'un volume spécial, édité par la Cour
des Comptes.

CHAPITRE V

Pourquoi le Roi Armand fut surnommé le Débonnaire.

Le roi Armand mérita d'être surnommé le
« père des assassins ». Comme il était dit
dans un vieux lai :

Il ne faut faire aux assassins
Nulle peine, même légère...
Ils sont si doux, les chers coquins,
Suspendus au cou de Fallières.

Le ménestrel Victor Tourtal, par un ingé-
nieux détour, met dans la bouche du roi ces pa-
roles de clémence et de bonté : (1)

Si l'on m'a nommé le gracieux, ma chère,
C'est qu' la grâce et moi, nous ne faisons qu'un,
Pour les assassins, j'étais comme un père,
C' pauvre Soleilland sans moi s'rait défunt.
J viens mêm' de grâcier Hervé, ce cher ange,
Qui disait trop d' bien d' nos vaillants soldats.
Et, pour me r'mercier, l' salaud m'a dit : « mange »
Ah ! Ça, c'est un' chos' qui n' se digèr' pas !

Nous ne voyons pas comment le fait de sou-
haiter bon appétit au roi Armand peut être
interprété comme une preuve d'ingratitude.
Manger était une des fonctions principales du
bon roi, et, rien qu'à le voir, on pouvait s'as-
surer qu'il s'en acquittait fort bien.

Quant à Soleilland, on a lieu de croire que
c'était un ami personnel du souverain. Si no-
tre documentation est exacte, Soleilland, après
une brillante carrière coloniale, fut appelé à
former un ministère avec Victor Flachon et
Aristide Briand, deux hommes d'Etat remar-
quables pour l'époque.

(1) « Adieux à Marianne », par Victor Tourtal.

Pour les offenses qui l'atteignaient personnellement, le bon roi Armand se montra d'une clémence comparable à la seule clémence d'Auguste.

Le barde Vincent Hypsa, toujours empressé à mettre en relief les beaux côtés de l'homme et du souverain, nous conte l'attentat dont Adipeux-Roi fut victime, sur la place de l'Etoile, de la part d'un garçon de café qui le vint tirer par la barbe.

Loin de faire écarteler ce nouveau Damiens à quatre chevaux, Armand se borna à dire : « Qu'on lui donne tout de même à boire, » ou quelque chose d'approchant : (1)

Un gros monsieur se promène
Suivi de loin et de près
Par quelques amis discrets
Qui le surveillent à peine
Et l'on voit dans le lointain
Grouiller son arrière-train

Sur la place de l'Etoile
Il dit : « Que le temps est beau ! »
L'ami de droite fait : « Oh !
Il reste encor des étoiles. »
Et l'ami de gauche dit :
« Que fait donc Viviani ? »

Quand soudain, un homme imbarbe
Qui paraît-il est garçon,
Fait : « Boum voilà ! » et d'un bond
Vient lui caresser la barbe,
Lui chip' trois poils des plus longs
Qu'il met dans son médaillon.

Puis ce garçon dont l'œil flambe,
Joyeux de nouveau s'écrie :
« Boum voilà m'sieur est servi ! »
Et lui sert un grog-en-jambe ;
L'autr, tombant de tout son fond,
Sur le sable écrit son nom.

Se r'levant la min' souriante,
Le gros m'sieur dit : « Attendez !
Attendez, j'veis vous régler
Votre compt' séanc' tenante. »
« Mais, fit l'garçon, permettez,
Gardez tout, c'est ma tournée. »

(1) « Simple Fait-Divers », par Victor Tourtal.

« Vous n'partez pas, je suppose,
Fait le gros monsieur, holà !
On n' peut pas se quitter comm' ça,
Quoi ! vous prendrez bien quéqu'chose. »
Et il lui fit sur ces mots
Prendr' le chemin du Dépôt.

Poursuivant sa promenade,
Après s'être fait brosser,
Le gros monsieur pas pressé
Disait à ses camarades :
« Ce garçon aurait mieux fait,
Je crois, d'aller au café. »

Certes, c'est beau comme l'antique.

Mais, dans son ménage, le roi Armand montrait le même tempérament débonnaire.

Savourez, s'il vous plaît, ce petit tableau d'intérieur, et la façon dont le roi Armand accueillit les reproches de sa « dame » après qu'il se fut laisser voler, au meeting d'aviation de Bétheny, son « portemonnaie breveté en peau d'andouille de Vire » :

Inutile de dire que c'est toujours Vincent Hypsa qui chante le roi cher à son cœur : (1)

Ma femme m'a dit : « Cher Armand,
A Bétheny, tu vas sûr'ment
Toaster au champagne
Prends garde à la bouche de bois
Et ne te tasse pas la noix
Avecques leurs compagnes.

« Si le champagn' t'émoustillait,
« Si par hasard, il te donnait
« Des idé's, je t'en prie
« Garde-les bien ; en attendant
« Jette un coup d'œil de temps en temps
« Sur ma photographie ! »

L'aviateur, drôle d'oiseau
« Vous tombe parfois de là-haut
« Tout droit sur la téterre
« Ne te mets pas dessous, mon gros
« Ou bien prends ton plus vieux chapeau
« D'l'exposition dernière ! »

(1) M. Fallières à Bétheny », par Vincent Hypsa.

J'arrive au champ d'aviation
V'la qu'on me fait une ovation
C'était inexplicable
Je me dis : « Tu perds la raison ! »
On m'avait (quelle confusion !)
Pris pour un dirigeable.

J'ai vu voler des tas de gens
Sur des biplans, des monoplans
Rataplan, tire lire
Mais ce que j'n'ai pas vu voler
C'est mon portemonnaie brev'té
En peau d'andouill' de Vire.

Il contenait quarante sous,
Un Saint-Antoine de Padoue
Et la clé de ma malle,
Cadeau de l'oncle Marius,
Ma malle avec du poil dessus
Du poil de cochon mâle.

Ma bourgeois' quand je suis rentré
Vous parlez qu'ell' m'a engueulé !
Sans perdre le sourire
Ell' m'a mêm' traité d'fainéant :
C'est vrai que je suis président ;
Qu'est-c' que j'pouvais lui dire ?

CHAPITRE VI

Les Mots Historiques du Roi Armand.

Contrairement à une opinion fort accréditée, le roi Armand fit, pendant les sept années de son règne, une prodigieuse quantité de mots historiques.

Le barde Numa Blès, qui fut le Saint-Simon de ce Roi-Soleil, nous rapporte que le premier (et aussi le dernier) des Fallières fut extraordinairement brillant au cours d'une visite chez Molière... (Molière s'appelait alors Coquelin.) (1)

Air : « *C'est un oiseau qui vient de France.* »
Monsieur Fallièr's, un beau matin,
Dit en ouvrant un pneumatique :
Tiens ! tiens ! c'est mon ami Coqu'lin
Qui m'invite en termes lyriques
A Pont-aux-Dam's, comm' chef d'Etat,
A visiter ses pensionnaires !
Pour lui c'est un' chos' qu'on peut faire :
Il aimait tant feu Gambetta !

(1) « *M. Fallières chez Coquelin* », par Numa Blès.

En mon honneur, à Pont-aux-Dames,
Ces messieurs du Théâtre-Français
Joueront deux actes à succès !
On m'a mêm' gâté tout à fait :
Falconnier n'est pas du programme !

A la maison des comédiens
Quand arriva Monsieur Fallières,
Monsieur Febvre, avec ce maintien
Apprécié des cours étrangères,
Vint saluer l'hôte éminent,
Murmurant, le sourire aux lèvres :
Président, je suis Monsieur Febvre !
— Tiens, fit Fallièr's, c'est étonnant !

Comment ! vous vivez donc encore !
J' vous croyais mort depuis longtemps !
Puis après s'être, en le tâtant,
Assuré qu'il était vivant,
Il s'écria : Qu'on le décore !

Puis au vieux monsieur qui salu'
Fallièr's dit avec bienveillance :
I'm'sembl' vous avoir déjà vu,
Je n'sais plus dans quell' circonstance !
— M'avez-vous vu dans Hernani ?
Demande alors le pensionnaire ;
M'avez-vous vu dans l'Etrangère ?
M'avez-vous vu dans l'Etourdi ?

Fallièr's répliqua : ma parole !
J'vous ai vu ; ça, je m'en souviens !
Mais dans quoi ? Je n'le sais plus bien !
Ah ! j'y suis... sacré nom d'un chien !
Dans l'omnibus des Batignolles.

Et Hyspa nous cite le joli mot qu'Armand
fit spécialement en l'honneur du roi d'Italie :

Et quel esprit bien français !
Un soir, à table, il demandait :
« Quell' différence y a-t-il
Entre moi et l'Roi d'Itali'
Quand nous sommes épatés ?... »
Personn' n'ayant pu deviner :
« Eh ! bien, quand c'est l'Roi, dit-il,
Ça l'épât' d'Itali'
Moi, continua-t-il fin'ment
Moi ça m'épate d'éléphant !

CHAPITRE VII

Le Roi Armand en famille.

Armand fut bon père, bon époux, et beau-père incomparable. Il donna Lanes à sa fille, et il donna à Lanes le fief de Versailles, un des meilleurs apanages du royaume.

En dehors de ces très proches parents, Armand avait une nombreuse famille. A l'occasion de la cérémonie nuptiale qui unissait Lanes à la dauphine, le ménestrel Dominique Bonnaud composa un lai d'amour qu'il déposa en féal hommage dans la corbeille de noces.

Ce lai d'amour, qui, par bonheur, est parvenu intact jusqu'à nous, nous transmet la précieuse énumération des seigneurs et dames, parents ou alliés de la Couronne, qui figurèrent dans l'auguste cortège. (1)

Sous l'arche lointaine
De la Madeleine
Les agents contiennent
Le peuple brutal.
Les cloches bourdonnent,
Le grand orgue tonne,
La maîtrise entonne
Le chant nuptial.
Que de touristes,

De journalistes,
Et de modistes,
Venus pour voir
Cette héritière
Que Monsieur Fallières
A son secrétaire
Marie en ce jour.

Mais des équipages
Se fraient un passage,
C'est un arrivage
De gens surprenants ;
Dames qui s'admirent
Dans leurs cachemires.
Messieurs qui transpirent
A mettre leurs gants.

(1) « *Mariage démocratique* », par Dominique Bonnaud.

Ces gens s'avancent
Pleins d'importance
Et l'assistance
Les admirant
Dit : « Ces autochtones
Venus en personne
Du Lot-et-Garonne
Ce sont les parents :

La tante Julie,
La tante Sophie,
La tante Octavie,
Le cousin Léon,
L'oncle Théodule,
L'oncle Thrasybule,
Les cousins Tibulle
Et Timoléon,
Grand-père Emile,
Grand-mère Odile,
Tante Cécile,
Tante Elisa,

Le cousin Paphnuce,
La cousine Luce,
L'oncle Mariusse,
Et l'oncle Numa,
La tante Clémence,
La tante Constance,
La cousine Hortense,
L'oncle Marcelin,
Le grand-oncle Horace,
Le grand-père Ignace,
Le cousin Pancrace,
L'oncle Célestin.

Cette énumération est pour l'historien un sujet d'admiration et un trait de lumière.

Car on s'explique aussitôt la prodigieuse quantité de fonctionnaires dont on a constaté l'existence en France au début du XX^e siècle.



Le roi Armand recevait quelquefois en famille, avec une aimable simplicité. Quelques têtes couronnées, si nous osons nous exprimer ainsi, s'asseyaient devant le pot-au-feu Elyséen.

Le poète Vincent Hyspa nous donne un tableau charmant de ces agapes. (1)

(1) « *Encore un Gala* », par Vincent Hyspa.

C'était un plaisir d'ouïr
Broyer les royales mâchoires.
V'la qu'Albert s'met à dire :

Ah! qu'elles sont bien cuites, ces poires!
Vers la Présidente, se tournant gentiment :
Madame, je vous en fais mon compliment.
Elle lui répondit : J'vous remercie,
Revenez-y donc, Sire, revenez-y.
Reprenez-en donc pour finir votre pain...
Si, si, car demain, ça ne vaudrait plus rien.

Lorsque tout fut consommé
Les invités ordinaires
Et leurs Gracieu's Majestés
Prirent congé de Fallières.

Quand il s'trouva seul avec sa moitié
Embrassant de l'œil la salle à manger
Il dit : « Si demain tu crois déjeuner
Avec ce qui rest', tu peux te purger.
Tiens ils ont bouffé mêm' les cure-dents,
Heureux'ment ceux-là servaient d'puis longtemps. »

CHAPITRE VIII

Les Voyages du Roi Armand.

En dehors de la Croisade tunisienne, qui
relève de l'hagiographie et fera l'objet du cha-
pitre qui suit, Armand voyagea énormément :

Il voyagea en Suisse, où il entendit exécu-
ter, suivant l'image saisissante de Tourtal :

Le Ranz des paches par des enfants de Vaud.

Il alla à Cherbourg ; il alla en Auvergne ; il
alla à Rambouillet.

On le vit jusqu'en Angleterre.

De son voyage à Londres, Vincent Hyspa fit
une chanson à danser : (1)

Il part pour l'Angleterre
Sur un vaisseau d'Etat.
Ça, c'est bien téméraire...
Ne sait quand reviendra.

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

(1) « M. Fallières à la Cour de Londres », par Vincent
Hyspa.

« Il reviendra opaque
Chantait le populo,
Ah! la vieille patraque! »
(Il parlait du bateau)

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

En arrivant à Londres,
Il fait un effet bœuf,
Il pleut, on le voit fondre
Sous son parapluie neuf.

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

A Saint-Jam's on l'dépose
« Saint-Jam's! murmure-t'-i'
J'ai déjà bu quéqu'chose
Qui s'appelait ainsi. »

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

A Buckingham palace
Il n'se tint pas trop mal,
Il tint si peu de place
Qu'on put ouvrir le bal.

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

A la duchess' d'Argile
En faisant vis-à-vis
C'colosse aux pieds d'argile
Tout à coup s'aplatit...

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

« Ah! la fâcheus' rencontre!
Vous n'avez rien d'cassé?
— Si! le verr' de ma montre,
Je vais vous le montrer.

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

Connaught lui d'mande à table
« L'appétit va-t' ell' mieux?
Etes-vous confortable?
Ça s'tasse-t'i' un peu? »

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

L'appétit est parfaite
Oui, mon vieux... comment donc ?
Mon vieux... ah! que c'est bête!
Rapp'lez-moi donc vot' nom. »

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

Puis à Connaught qui vide
Son verre on ne peut mieux :
« L'Connaught des Danaïdes
S'rait-i' pas d'vos aïeux ? »

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

Des Iles Britanniques
Il ne nous rapporta
Que ces mots historiques
Et des maux d'estomac.

Sautons, sautons légèrement,
Sautons, monsieur le Président.

Et voici, du même Maître, le « Voyage à
Cherbourg » :

Il part un jour, aux accents graves
De la Marseillaise... oh! Bonheur!
Suivi de Mollard le Suave,
Et du sieur Pichon, voyageur.
C'est pour aller serrer la pince
A Nicolas, devant Cherbourg,
On lui fait un accueil « imminse »
Et la foul' crie, sur son parcours :
« Eh! Fallières, prends garde aux voitures d'en
[fant! »
« Eh! Fallières, attach'toi ; y fait du vent! »

Nation Russe et nation Française
Se décorent à tours de bras.
On joue même la Marseillaise.
Les souverains adorent ça.
« Cet air, c'est pas qu'il m'incommode,
Dit tout bas Fallières à Mollard,
Mais il est donc bien à la mode?
J'ai déjà entendu quéqu'part. »
« Eh! Fallières! Quelque part! répond Mollard,
« Eh! Fallières! Je crois que c'est dans le Var. »

« Ce Mollard, dit l'tzar à Fallières,
J'lui donnerais bien une croix, mais
Il a déjà l'air d'un cim'tière :
Je n'sais pas où j'la lui poserais.
J'peux pas la lui mettr' sus l'derrière,
Bien que la place n'y manque pas.
Tiens! J'vas y foutr' une tabatière.
Il s'la mettra où y voudra.
« Eh! Fallières! Pour ne pas faire de jaloux,
« Eh! Fallières! J'en ai une aussi pour vous! »

Il fit, à la cuisine russe,
Tous les honneurs qui lui sont dus.
Sur son ventre, il tuait des puces
Le soir, tant il était tendu.
Bref, il fut d'une contenance
Héroïque à tous les galas,
Malgré les vivres remontrances
Que Mollard lui faisait tout bas :
« Eh! Fallières! Ne mangez donc pas comme ça!
« Eh! Fallières! Vous allez devenir gras!

CHAPITRE IX

Armand le Débonnaire et les Hagiographes.

Pourquoi le roi Armand n'a-t-il pas été ca-
nonisé ? Seule, la Cour de Rome pourrait
répondre à cette question.

Comme Saint-Louis, en effet, Armand par-
tit en croisade chez les Teurs, en Tunisie.

Et Armand fit des miracles que n'accom-
plit jamais Louis IX... Armand fit pleuvoir
dans le désert, exploit qui, jusqu'à lui, avait
été seulement à la portée de Dieu le Père.
Et il fit pleuvoir huit jours de suite, ce
que Dieu le Père, lui-même réussit bien rare-
ment à obtenir.

Le fait est rapporté par Georges Baltha,
qui se montre ainsi l'émule de Jacques de
Voragine : (1)

L'président s'embarque à Toulon
Salué par le canon
Et la « Vérité », d'un seul bond,
Le mène à Bizerte où le Bey

(1) « M. Fallières en Tunisie », par Georges Baltha.

Sous la pluie l'attendait
 Pour lui présenter ses souhaits.
 Quand le Bey ouvrit la bouche,
 Ça n' faisait que commencer,
 Mais ça tomba comme un' douche
 Aux premiers mots d' Delcassé ;
 C' fut un torrent qui s' déverse
 Quand Pams essaya d' l' ouvrir ;
 Oui, mais la plus belle averse,
 C' est Armand qui la fit v' nir :
 Et les Arbicos
 Criaient à Fallières :
 « Parl' touzours li gros.
 Y a grand besoin l' eau. »

Quand il fut près de repartir,
 A titre de souv' nir,
 Au Président l' on vint offrir :
 D' abord un merveilleux tapis,
 Quelques étoff' s de prix
 Qu' on avait fait v' nir de Paris.
 Lui, pour ne pas être en reste,
 Fit quelques acquisitions ;
 Mais comm' sa bourse est modeste
 Il trouva des occasions :
 Six couverts avec un' louche
 En argent non contrôlé,
 Deux ou trois pair' s de babouches
 Qu' on n' avait fait qu' essayer,
 Un' vue dans un porte-plume,
 Un' traduction du Coran,
 Des pastilles qui parfument ;
 Enfin notre président
 Rapporta quatre caiss' s pleines
 De p' tits objets bon marché
 Qu' il compte revendre sans peine
 A la terrass' des cafés.
 Comm' un marchand de cacaouëttes
 Il nous l' ra son boniment :

*Moussi, madam', ti m' assètes
 Un zouli tapis d' Ourient.
 Icoule on peu, z' va ti dire,
 Zi ti laiss' por cinquant' francs ;
 Zi vois bien qui ti disires,
 Zi ti li dounn' por vingt francs ;
 Ti fis on très bon zaffire,
 Sidi, ti mi dounn' cinq francs ;
 C' ist on cadeau qui z' va t' fire,
 Ti dounn' cinq sous, ti li prends !
 Voilà mon zami,
 Di bon marsandiso,
 Ça c' ist très zouli,
 Souv' nir Timisie !*

Autre miracle : le Saint-Esprit, reconnaissant de ce qu' a fait pour la Chrétienté, pour la France, pour la République, son dévoué serviteur Armand, lui a donné le don des langues...

CHAPITRE X

Le Testament du Roi Armand

Après sept années de règne glorieux, le bon roi Armand sentit peser sur ses épaules le fardeau du pouvoir, et, tel Charles-Quint, songea à se retirer dans un monastère.

Ayant abdiqué, il vécut au cloître du Loupillon des jours bénis et tranquilles. Lorsque venait octobre, il recueillait dans son clos empourpré par l'automne ce vin épais qu'ont bu pendant sept ans, aux fêtes de l'Elysée, les multicolores souverains des cinq parties du monde, ce vin qui est entré dans la Légende avec le dernier des Rois Fainéants.

Le reste du temps, il faisait sauter sur ses genoux ses quatorze petits-enfants, qui, tous, avaient été nommés trésoriers-payeurs-généraux au cours de la dernière année de son règne...

Et, personne, en France, ne parla plus d'Adipeux-Roi...

Cependant, avant de quitter cette figure touchante (oh ! oui... Armand toucha beaucoup) qui sombre dans le passé, il sied que nous relations ses « Adieux à Marianne »... Marianne, c'est la princesse symbolique et généreuse.

Nous n'avons pas le texte exact des « Adieux de Fontainebleau » et c'est pourquoi le règne de Napoléon ne finit pas en beauté.

Mais le barde Tourtal a chanté, en strophes inoubliables, les adieux d'Adipeux-Roi : (1)

(1) « Adieux à Marianne », par Victor Tourtal.

Air : « Elle à Lui. »

Je t'écris ces mots, ma bonn' gross' Marianne,
Not' bail est fini, faut qu'nous nous quittions ;
Nous allons partir, moi, ma fille et Lanes
Pour planter mes vign's dans mon Loupillon.
Pour que tu t'appell's mon chic et ma grâce,
J'te laiss'rai, cadeau dont tu t'souviendras,
Ma photographie avec dédicace
On est généreux, ou bien on n' l'est pas.

Qu'est c' qui remplac'ra ton gros bébé rose ?
J'n'en sais rien encore, mais sans prétention
Je n' peux lui souhaiter, mon Dieu, qu'un' seul'
C'est qu'il ait mon chic et ma distinction [chose
T'auras p't'être un typ' qui l'ra des manières,
Moi, tu t'en souviens, j' n'en f'sais pas du tout,
Mais dans ma façon de m' gratter l' derrière
J'avais des faux airs de M'sieur d'Montesquieu.

Les souv'raains m' traitaient comme un vieux
J'étais auprès d'eux persona grassa [confrère,
Parfois pour ma femme ils m'donnaient des pierres
Que j'allais au r'tour vendr' chez Maxima ;
Moi de mon côté j'n'étais pas en reste
Ah ! c' que j'leur en ai fichu des Gob'lins
Dam ! qu'est-c' que tu veux, j'suis l'homme des

[grands gestes
Surtout quand le geste il n' me coûte rien.

Je fus l'ornement de la Capitale,
De moi les Français étaient vraiment fiers,
J'leur coûtait par an douze cent mill' balles
C'est d'ailleurs pour ça que j'leur fus si cher.
J'emporte avec moi, d'abord leur estime,
Et, comm' bon souv'nir de mon septennat,
Sept millions, cinq francs et quelques centimes.
Ça, tu peux êtr' sûr qu' j' les oublierai pas.

Et cette chanson de gestes est définitive.

Sept millions, cinq francs et quelques centimes,
tel fut le bilan du règne de cet Adipeux-Roi,
qui conservera sa place dans l'histoire
entre le roi Ubu et le roi d'Yvetot.

EPILOGUE

Requiescant in Pace...

... Et, dans le vieux cimetière où dorment
Armand et ses plus illustres contemporains,

nous avons relevé ces épitaphes, dues au barde
Jean Bastia : (1)

Ci-git Jean Jaurès!... Quel silence
En ce champ funèbre où tout dort!
Quel calme sur toute la France!
Jaurès se tait... C'est qu'il est mort.

Ci-gisent les forces brisées
D'Astruc, dont l'âme a dû partir
Vers les autres Champs-Élysées
Chercher quelque coin où bâtir.

Henri de Rothschild ci-repose
Docteur, baron, et coëtera.
Il fit même jouer ses proses
Étant assez riche pour ça.

Ci-git Gunsbourg, mort pour la terre.
La Trinité Sainte, en retour
Va compter quatre dieux : le Père
Le Fils, l'Esprit, et puis Gunsbourg.

Ci-git Pierre Wolf, qu'on soupçonne
S'en être allé tout droit aux cieux
Car il avait sur sa personne
Trois genoux pour adorer Dieu.

Ci-git d'Annunzio, homme affable
Et poète, et chauve, et bruyant.
Pour être à Rostand tout semblable
Il ne lui manqua qu'un enfant.

Ci-git Maurice, fils-réclame
De Rostand. S'il n'avait pas eu
Sa mère, ça n'est pas les femmes
Prétend-on, qui l'auraient perdu.

De Fallières, l'âme benoîte
Au ciel est debout. Dieu lui dit :
« Assieds-toi, mon fils à ma droite ».
Mais le siège était trop petit.

FIN

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

(1) « Ci-Git », par Jean Bastia.

MAISONS FRANÇAISES

Recommandées par « L'ŒUVRE »

Ce qu'il faut faire pour seconder notre campagne contre l'invasion allemande ?

Il faut commencer par ne pas acheter aux maisons allemandes — qu'elles avouent leur origine ou qu'elles la dissimulent — les produits que nous pouvons trouver dans les maisons françaises, fabriqués par des ouvriers français, vendus par un personnel français.



*Le Tailleur
pour Dames*

Édouard JOUBERT

376

Rue Saint-Honoré

- TÉLÉPHONE 322-74 -

est

Français

**N. B. — Ça ne l'empêche
pas d'être un excellent
tailleur pour dames.**

Bois et Charbons

E. BROSSEL

253, Rue de Vaugirard, PARIS - Tél. 711-99

9-11, Avenue Félix-Faure, PARIS - Tél. 709-08

4-6, Rue de Maître-Jacques, BOULOGNE

Téléph. 140

Se recommander de « L'ŒUVRE »

BULLETIN

On s'est, tous ces temps-ci surtout occupé des valeurs russes, dont la tenue des plus irrégulières est venue montrer combien l'optimisme aveugle avec lequel les spéculateurs opéraient dans ce groupe était excessif et dangereux. Les spéculateurs russes ont fait le vide sur notre place, d'où l'étranglement des vendeurs à découvert et des fluctuations énormes à un certain moment. Puis c'est, à son tour, le marché de Saint-Petersbourg qui est dans l'embarras : les spéculateurs russes n'opéraient qu'avec le concours des banques qui leur faisaient des avances sur les titres qu'ils levaient ici ; or ce concours leur a fait défaut depuis peu et il faut qu'ils procèdent à des allègements, ce qui ne va pas tout seul.

En ce qui touche le marché américain, on a signalé la perspective d'une tension monétaire ; par contre, les nouvelles touchant l'industrie demeurent plutôt encourageantes.

Des appels au crédit sont faits par les banques et l'on peut interpréter le fait dans le sens d'une amélioration des plus récentes conditions dans lesquelles se tenait le marché financier.

Deux émissions au cours retiennent ainsi plus particulièrement l'attention, tant par la qualité de leur patronage que par l'importance des capitaux qui sont demandés.

La première, faite sous les auspices du *Crédit Lyonnais* avec une discrétion qu'une partie de la presse financière a interprétée comme le désir de fuir toute discussion, porte sur 70.000 obligations de 500 fr. — soit un montant nominal de 35 millions de francs — de la *Première Union de Caisse d'Épargne nationale de Pest*, émission qui fait suite à une précédente de 50.000 obligations, soit pour les deux, une soixantaine de millions qui ont pris ou prendront la direction de la Hongrie. Ce n'était vraiment pas la peine de repousser, avec raison d'ailleurs, il y a à peine quelques années, un emprunt sollicité par le gouvernement hongrois lui-même! Remarquons simplement pour éviter aux capitalistes sollicités une fausse interprétation que les mots « caisse d'épargne » n'ont pas leur signification habituelle : en effet la *Première Union* s'occupe d'avances sur titres, d'escompte de papier de commerce, d'affaires de bourse, toutes opérations, en somme, passablement aléatoires. D'autre part, les derniers bilans sont significatifs d'une situation de trésorerie peu séduisante.

La seconde des émissions auxquelles nous faisons allusion est celle de 12.500 actions privilégiées de 100 roubles (266 fr. 50) de la Société d'*Industrie houillère de la Russie méridionale* offertes à 487,50, c'est-à-dire avec une majoration de plus de 75 %. Cet appel au crédit est fait par le *Comptoir national d'Escompte de Paris* et la *Banque Alfred Gans et Cie*. Que l'*Industrie houillère* profite du regain de faveur dont nous ont paru bénéficier les valeurs russes depuis quelques mois, rien de mieux; mais il est permis de regretter de voir le *Comptoir NATIONAL d'Escompte* s'associer avec une maison de banque, qui opère bien à Paris, mais qui opère aussi à Hambourg et dont les attaches avec la haute banque allemande sont, en Bourse, le secret de Polichinelle.

Décidément, la campagne entreprise contre l'invasion allemande, sous ses multiples formes, se justifie de plus en plus. Quant à l'*Industrie houillère de la Russie méridionale*, le fait qu'elle ait recours à une émission d'actions dites privilégiées — elle y a recouru déjà — indique qu'elle n'a pas donné que des satisfactions à ses actionnaires. Bornons-nous à rappeler que, après avoir dépassé 750 francs en 1905, les actions anciennes tombèrent en dessous de 125 francs en 1903 et qu'elles n'étaient encore que peu au-dessus de 150 francs l'an dernier. Quant aux privilégiées elles sont émises présentement une vingtaine de francs au dessous des cours moyens de 1911 : on a voulu faciliter ainsi un succès qui n'est rien moins que certain, ce qui vient de se passer dans le groupe des valeurs industrielles russes.

Communiqués

Ibero Platense. (*Crédit Foncier et Hypothécaire en République Argentine*).

Cette Société au capital autorisé de 22 millions, dont 13.200.000 francs actuellement émis, a émis le 29 octobre courant 200.000 obligations hypothécaires 5 % or, de 500 francs. Ces obligations sont nettes de tous impôts présents et à venir, tant en France, qu'en Argentine, et les coupons de 12,50 sont payables le 1^{er} mai et le 1^{er} novembre.

L'emprunt est amortissable en trente ans, et l'amortissement commence dès la première année.

Il résulte du contrat, reproduit *in extenso* dans les prospectus mis à la disposition du public, que la Société délègue aux obligataires : 1^o tous ses contrats hypothécaires de premier rang réalisés avec le produit du capital-actions et qui s'élèvent, au 31 décembre 1911, à environ 10 millions de francs; 2^o tous les contrats hypothécaires réalisés avec le produit de l'emprunt; 3^o toutes les hypothèques de premier rang prises en remploi des amortissements ou remboursements des prêts ci-dessus visés.

Conformément à la nouvelle loi argentine votée en février dernier, les obligataires sont représentés par un fidéicommiss investi de pouvoirs absolus pour le contrôle de la société et des engagements pris par elle.

Ajoutons que le bénéfice net réalisé au 31 décembre 1911 s'élevait à 1.917.909 francs et que les réserves au 30 juin 1912 étaient de 1.836.456 francs.

Le prix d'émission est fixé à 469 fr. 50, payable 100 fr. en souscrivant et le solde du 4 au 9 novembre.

Les souscriptions sont reçues à la *Compagnie Parisienne de Crédit, de Banque et de Dépôts*, 47, rue de la Victoire, qui envoie gratuitement le prospectus sur demande.

La notice officielle et le contrat d'emprunt exigés par la loi argentine ont été transcrits au *Registre Public du Commerce*, à Buenos-Ayres. Les statuts et la notice ont été insérés au *Bulletin des Annonces légales* des 6, 20 mai et 22 juillet 1912.

Banco el Hogar Argentino

La Banque française pour le commerce et l'industrie, la Caisse commerciale et industrielle de Paris et la Société Centrale des banques de province procèdent, avec le concours des banquiers membres du Syndicat des banques de province, au placement des actions de préférence de 250 pesos entièrement libérées du Banco El Hogar argentino.

Le prix d'émission est fixé à 920 francs.

Les actions de préférence en question ont droit à un premier dividende annuel de 6 % avant toute distribution aux actions ordinaires; mais en réalité, elles ont touché, pour chacune des onze dernières années, un



dividende de 11 % du capital versé. En se basant sur ce revenu, on peut constater que le rendement net du titre s'élève à 6,35 %.

On sait que le Banco El Hogar argentino, dont les obligations 4 ½ et 5 % figurent à la cote officielle de Paris au comptant, est une société argentine de crédit foncier mutuel qui a été constituée en 1899. C'est donc une des premières sociétés qui aient pratiqué dans la grande république sud-américaine des opérations de crédit foncier.

Pour adapter son fonctionnement aux nécessités locales et pour atteindre une clientèle sérieuse appartenant à toutes les classes sociales, le Banco El Hogar argentino a adopté la forme mutuelle. Il a pu ainsi faire participer la moyenne et la petite épargne aux opérations immobilières, qui forment la base de l'activité du pays ; en raison de l'importance de ces opérations, la propriété foncière n'est frappée en Argentine que de droits de mutation très minimes, ce qui lui donne une grande facilité de mobilisation.

En vertu du principe de mutualité indiqué plus haut, l'emprunteur reçoit un titre de participation aux bénéfices sociaux qui lui permet d'accélérer l'amortissement de son prêt.

Ce système, qui a d'ailleurs fait ses preuves dans d'autres pays neufs, a valu à la société de très brillants succès et a donné à la progression des bénéfices une impulsion particulière.

L'exercice social commence le 1^{er} septembre et finit le 31 août. Sous réserve du droit privilégié des actions de préférence, la répartition des bénéfices se fait à concurrence de 85 % entre les actions de préférence, actions ordinaires et certificats de participation au prorata de leur libération respective. Les 15 % restants sont partagés à raison de 5 % au conseil d'administration et de 10 % aux réserves.

Le dividende de 11 % a été payé, au cours des dernières années, en quatre acomptes trimestriels, le solde ou superdividende étant réglé après approbation des comptes par l'Assemblée générale.

Les actions en cours de placement donnent droit à la totalité du dividende afférent à l'exercice en cours (1^{er} septembre 1912 au 31 août 1913).

Le Banco El Hogar argentino s'est engagé à assumer pendant toute la durée des actions les impôts et charges fiscales des divers pays où elles seront cotées jusqu'à concurrence d'un montant forfaitaire équivalant à 5 % du revenu.

En se basant sur le dividende de 11 % du capital versé qui a été distribué pendant les onze dernières années et tenant compte des charges françaises fiscales actuelles, le montant net à toucher au change de 2 20 le peso serait de 8 fr. 475 par action.

Les publications au Bulletin des annonces légales obligatoires du *Journal Officiel* ont été faites dans les numéros du 12 septembre et du 21 octobre 1912.

Le Gérant : GARDANNE

Imp. spéciale de l'Œuvre, 15, rue de l'Abbé-Grégoire Paris.

